

LE PRÉCURSEUR

Vol. XVIII
35^e année

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1954
Montréal — N^o 5



Le Précurseur

Par an: \$1.00
A vie: \$20.00

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE
CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Imprimatur: L.-P. WHELAN, v. g., *Auxiliaire de Montréal*, 17 juin 1954.
Nihil obstat: J. CHARTIEZ, *cens. def.*, 16 juin 1954.

Vol. XVIII, 35^e année MONTRÉAL, SEPTEMBRE-OCTOBRE 1954

N^o 5

SOMMAIRE

<i>L'espoir des Nations</i>	195
La Rédaction	
<i>Sous le signe de Marie</i>	196
Sœur Saint-Gabriel-Lalemant	
<i>Escalé à Cebu</i>	199
Sœur Saint-Jean-Baptiste	
<i>Échos de Chantal</i>	203
Sœur Gertrude-du-Sacré-Cœur	
<i>Histoire d'une réfugiée</i>	205
Sœur Saint-Expédit	
<i>La journée du Semeur</i>	209
Sœur Sainte-Angèle-de-Méridi	
<i>Orientaux ou Occidentaux</i>	212
Sœur Saint-Edmond	
<i>Croquis de « La Charité, s'il vous plaît »</i>	216
Sœur Saint-Adélard	
<i>L'origine de la dévotion à Notre-Dame du Perpétuel Secours en Haïti</i>	223
Sœur Saint-Jean-de-Brébeuf	
<i>Notre école maternelle de Rome</i>	225
Sœur Saint-Bernard	
<i>Champions</i>	228
Sœur Marie-Albertine	
<i>M'en allant à Santo Tomas</i>	230
Sœur Saint-Némèse	
<i>Superstitions malgaches</i>	232
Sœur Saint-Éloi	
<i>Brindilles de brousses</i>	235
<i>Le bienheureux Théophile Vénard</i>	237
Chanoine F. Trochu	

Page-couverture: Sœur Maria-Catharina, l'une des trois premières novices japonaises, à Tokyo.

L'Espoir des Nations

(pour la Nativité de Marie, 8 septembre)

Il repose fragile au creux d'un oreiller.
Un petit front d'un jour abrite la sagesse,
Un frais bouton de lis renferme la promesse,
La promesse d'antan au Testament Premier.

Une menotte rose errant au couvre-pieds
Enchante l'Eternel et mollit de tendresse
Sa très juste rigueur sur l'âme pécheresse.
Une frêle menotte apporte l'olivier.

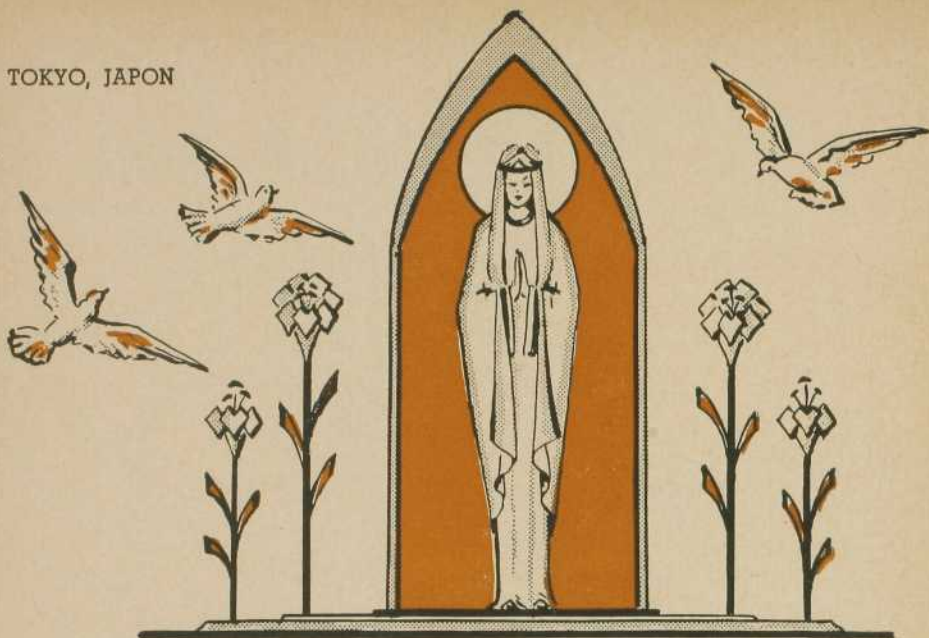
Un berceau d'osier bleu, gracieux, se balance
Ainsi qu'une Arche Sainte entre deux Alliances;
En vain rampe et se coule alentour le Serpent.

Peuples! fixez les yeux sur cette Fleur de neige
Elevée au pinacle et du monde et des temps :
C'est l'Aube du Salut, la Vierge aux privilèges!

M. I. C.



TOKYO, JAPON



Sous le signe de Marie

par Sœur SAINT-GABRIEL-LALEMANT¹, M. I. C.

En la fête de l'Annonciation de cette Année Mariale, notre jeune Noviciat japonais s'est épanoui comme une fleur au printemps, quand ses trois premières postulantes: Sœur Saito, Sœur Onuma et Sœur Okawara, revêtirent le Saint Habit.

S. Exc. Mgr Pierre Doi, Archevêque de Tokyo, présida lui-même, en notre chapelle, la modeste cérémonie qui fera date dans l'histoire des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, au Japon. Des lis et des tulipes ornaient le petit sanctuaire. A l'avant, des zabutons (coussins) de soie blanche avaient été disposés pour les élues.

A 2 heures, elles parurent, radieuses sous leurs longs voiles. Après le chant du *Veni Creator*, le R. P. Sawade adressa la parole. Il rappela à ces choisies de Dieu quelle insigne faveur les avait distinguées et quelle obligation leur créait cette même faveur: se revêtir spirituellement du Christ; renaître, selon le symbolisme de l'habit nouveau. Le prédicateur mit en relief la joie qui doit caractériser le don de soi à l'Époux divin, joie que ne peut comprendre un cœur non chrétien, mais que conçoit l'âme dont les affections dépassent la terre.

L'attention respectueuse de l'assistance, formée de parents et d'amis la plupart non catholiques, disait la profonde impression que laissait un tel

1. Françoise LACOURSIÈRE, des Trois-Rivières.

discours. Pour plusieurs, ils en étaient à leur premier contact avec la religion. Après avoir reçu les livrées de l'Immaculée des mains de notre si paternel Archevêque, les trois fiancées nipponnes se retirèrent au chant du psaume *In exitu Israël*.

L'émotion fut grande lorsqu'elles réapparurent transformées en novices. Son Excellence leur donna alors leurs noms de religion: Philomène Saito San devint Sœur Maria Philomena; Lucie Onuma San, Sœur Maria Pietro; Thérèse Okawara San, Sœur Maria Catharina.

La Bénédiction du Saint Sacrement, suivie du *Te Deum* et d'un cantique japonais de circonstance, termina cette cérémonie de vêtue à jamais inoubliable.

Et maintenant, un peu comme après la neige, tout est blanc au cher Noviciat. Dieu seul connaît tout le bonheur qui s'y abrite! car on pourrait difficilement juger lequel est le plus grand: ou de celui des trois jeunes Japonaises

À L'OCCASION DE LA PRISE D'HABIT DES TROIS PREMIÈRES ASPIRANTES JAPONAISES, AU NOVICIAT DE TOKYO.

EN AVANT: S. Exc. MGR P. DOI, ARCHEVÊQUE DE TOKYO, ET M. L'ABBÉ C. SAWADE.
 À GAUCHE DE SON EXCELLENCE: SŒUR SAINT-GABRIEL-LALEMANT (FRANÇOISE LACOURSIÈRE, DES TROIS-RIVIÈRES) ET SŒUR DE L'ENFANT-JÉSUS (FLORENTINE DANSÈREAU, DE VERCHÈRES)
 EN ARRIÈRE: SŒUR MARIA PHILOMENA, SŒUR MARIA-PIETRO ET SŒUR MARIA-CATHARINA.



qui ont vu se réaliser leur ardent désir de vie religieuse missionnaire, voie qui s'ouvre devant elles tout irradiée du sourire de la Vierge; ou de celui de leurs Sœurs aînées canadiennes qui touchent, elles aussi, à l'accomplissement d'un rêve caressé depuis longtemps: ce Noviciat d'où sortiront des sujets indigènes d'élite qui collaboreront aux œuvres d'éducation et d'assistance sociale qu'elles dirigent au pays.

Puissent le bon esprit de nos jeunes novices, leur piété filiale envers notre Vénérée Mère Fondatrice et leur attachement à la Communauté leur être un gage de persévérance! Puisse leur exemple éveiller de nombreuses vocations, afin qu'en cette noble terre du Soleil Levant, s'avance toujours plus glorieux l'étendard de la Vierge Immaculée!

Encore un pas

Japon. — Notre bon médecin de Koriyama sait, comme tout vrai militaire japonais, se composer une attitude rigide. Mais quel grand cœur!

Quand il nous arriva de la capitale, son premier bonjour fut celui-ci: « Je ne cherche pas à m'amuser; j'ai l'intention de continuer d'étudier tout en travaillant à faire beaucoup de bien à mes malades. N'oubliez pas que si je suis venu ici, c'est parce que j'aime les catholiques et que je désire avoir plus de contacts avec eux. »

Quelques semaines après, un cas très grave se présente. Notre médecin le soigne avec tout le dévouement possible. Mais il lui faut se rendre à l'évidence des limites de sa science et de son art. « Ma Sœur, dit-il à l'infirmière en charge du dispensaire, je sais que vous, catholiques, pouvez quelque chose pour l'âme. Je vous abandonne ce malade. » Dans la suite, lorsqu'il apprit que nous l'avions ondoyé, il s'en réjouit franchement.

A Noël, le R. P. Curé demanda aux jeunes de dresser une crèche à l'extérieur. Quand il s'est agi de peindre des personnages, grandeur naturelle, sur du *beniata*, nous pensâmes au docteur Nakayama, excellent artiste. Mais voudrait-il traiter un sujet religieux? Nous lui proposâmes tout de même le travail. Il accepta et se mit à l'œuvre avec joie. Il essaya d'abord un berger, puis un Enfant Jésus. Pour la Vierge, il travailla tard dans la nuit, dessina et effaça longtemps, peignit d'un pinceau presque dévot et ne cessait de retoucher. Il la voulait si belle, la Mère de Jésus! Entre temps, il exécuta des images en couleurs pour l'enseignement du catéchisme. Rien, disait-il, ne le reposait autant que ces travaux artistiques.

A-t-il la foi le militaire-docteur-peintre de Koriyama? Mais oui. Que lui manque-t-il donc pour franchir le seuil de l'Église?... Une prière: un rosaire fervent qu'un abonné au *Précurseur* aurait la charité d'égrener pour lui avec confiance! La Sainte Vierge n'attend que cela pour décider cette âme droite.

Sœur SAINT-GRÉGOIRE-DE-NAZIANZE¹, M. I. C.

1. Rita MARTEL, de Vankleek-Hill.

Escale à Cebu

(Extrait du journal de voyage de Sœur Saint-Pierre-Chrysologue¹
et de Sœur Saint-Jean-Baptiste²)

Le *Java Mail* continue de jouer à travers les Iles Philippines. Hier Iloilo. Aujourd'hui, 18 mars, Cebu. A ce port il doit échanger des tonnes d'acier en feuilles pour une cargaison de copra et emmagasiner les tonnes d'huile nécessaires à la consommation de ses machines.

Le navire accoste à la fin de la matinée. La ville de Cebu, la deuxième en importance des Philippines, se réclame d'une célébrité historique: c'est ici que Magellan découvrit l'Archipel en 1521. Non loin, se distingue la petite île nommée Mactan où le navigateur portugais, au service de l'Espagne, fut tué par les sauvages pour avoir voulu les soumettre de force. Du pont, nous prenons plaisir à observer l'activité de la rue: les jeeps fourmillent; elles se fauillent à travers de légères voitures à deux roues tirées par de tout petits chevaux. Les gens sont très bruns, comme en terre cuite, à cause du climat torride qui ne fléchit jamais.

Après le souper, nous débarquons et partons, avec notre capitaine pour guide, à la recherche d'une église catholique assez rapprochée où nous pourrions demain assister à la messe. Le capitaine, qui connaît parfaitement Cebu, nous dit qu'il y a beaucoup d'églises et que la population de type espagnol est très démonstrative dans sa religion. Au bout d'une dizaine de minutes de marche à travers des rues pauvres et sans trottoirs, nous rencontrons une église dont la pierre se désagrège par endroits, laissant pousser des arbustes aux murs et jusque sur le clocher! Un parterre soigné rajeunit cette vétusté et des haies fleuries entourent la statue du Sacré Cœur. A l'entrée principale, deux vendeuses sont assises: l'une tient un comptoir de chapelets, l'autre de chandelles. A une autre porte est attachée une chèvre rousse. Des petits enfants crient derrière nous, exubérants mais polis: « *Madres! Madres!* »

Heureuses d'avoir trouvé la demeure du Maître, nous pénétrons à l'intérieur. C'est propre et de bon goût. Des fleurs naturelles ornent les autels et les statues. Celles-ci, fort belles et à longs cheveux, sont vêtues de soie et de broderies. Au sortir, l'une des marchandes nous informe en anglais de l'heure des messes.

Mais c'est à la cathédrale de Cebu que nous aurons le bonheur de célébrer la fête de saint Joseph, laquelle est d'obligation aux Philippines.

Nous y arrivons de très bonne heure, le matin. A l'étonnement de Sœur Saint-Pierre-Chrysologue, il n'y a presque plus de places et la foule est très pieuse. La dévotion générale ne semble pas troublée par les allées et venues

1. Rita BLODEAU, de Saint-Pierre-Baptiste.

2. Irène PELLAND, de West Glover, Vermont.



de quatre ou cinq gros chiens entrés à la faveur des portes grandes ouvertes, non plus que par les cris des oiseaux qui se battaient sous la voûte du chœur. Des oiseaux, il y en a de perchés sur les sculptures au haut des colonnes et jusque dans l'enfoncement au-dessus de l'autel où un saint Joseph tenant l'Enfant Jésus par la main est éclairé par de puissants projecteurs.

Après le *Credo*, un prêtre philippin prêche en espagnol, puis nous voyons des personnes quitter leur banc et s'avancer à genoux très lentement jusqu'à la Sainte Table pour recevoir la communion. Pour ma part, je suis émue à la pensée que le bon Dieu, de toute éternité, m'a préparé une hostie dans cette île perdue de l'océan et si loin de ma patrie!

De retour sur le *Java Mail*, on nous réclame presque aussitôt: un ami du capitaine lui envoie voiture et chauffeur pour qu'il puisse nous montrer les églises et les endroits historiques de Cebu.

Le trajet nous laisse voir le visage d'une cité qui ressemble à Manille, mais en moins étendu et en plus pauvre: des traces de l'Espagne et des réalisations de nipa. Notre premier arrêt est à la croix que planta Magellan. Haute d'une trentaine de pieds, elle est recouverte de bois noir et conservée dans un kiosque polygonal fermé d'une grille de fer cadenassée. Dans le voisinage, des vendeuses de chandelles font des affaires d'or. Des chandelles, il en brûle partout: entre les barreaux, sur le parquet, et en masse au pied de la croix! Une plaque commémorative rappelle le geste du navigateur portugais; on y lit aussi qu'il arriva à Cebu en compagnie du R. P. Valderrama, qu'il fit baptiser le rajah Humabon et sa famille, ainsi que huit cents de ses sujets.

Nous visitons ensuite l'église des Augustins espagnols, plus riche et plus ancienne que la cathédrale. On y vénère une statue du Santo Nino, laquelle,

prétend-on, était en honneur chez les indigènes avant la découverte du pays et fut trouvée par un soldat espagnol en 1565. Le temple lui-même date de 1567. On dut le restaurer à maintes reprises. Le Santo Nino fut sauvé miraculeusement lors d'un incendie; il échappa également par miracle à la destruction des bombardements américains de la dernière guerre. Il demeura intact, tandis que l'autel qui le supportait volait en éclats. L'église est aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

Une installation originale, qui évoque une ciergerie, nous intrigue. Dans une cour extérieure, se dresse un luminaire formé de longues barres de fer superposées et garnies de pointes innombrables. Au-dessous s'étend une piscine où sont noyées quantité de chandelles ayant à peine brûlé. Un Père augustin qui passe justement nous explique que la dévotion des habitants de Cebu exige beaucoup de chandelles: avant de prier, ils en allument toujours plusieurs, de sorte que les pointes de fer manquant, les derniers venus se font place en enlevant les chandelles de leurs prédécesseurs pour les jeter à la piscine.

On nous conduit encore à deux autres églises: l'une de style espagnol et dédiée à saint Nicolas; l'autre genre « Temple de Jérusalem quand Notre-Seigneur chassa les vendeurs ». Sur le parvis il y a tellement de monde et de marchands de chapelets, d'images, de cierges, que nous avons peine à nous frayer un passage pour atteindre l'entrée. Les gens sont assis par terre et nous regardent curieusement; quelques-uns nous sourient et nous parlent dans leur langue; des petites vieilles sont aussi là, assises, fumant de très gros cigares. Enfin nous parvenons à l'intérieur du temple à peu près désert. Nous en faisons le tour et prions Dieu de bénir tous ceux-là du portique.

De là, on nous promène dans le quartier résidentiel, remarquable par ses riches parterres aux fleurs éblouissantes. Passant près de la belle église neuve des Rédemptoristes, nous y descendons. Elle est d'art plutôt américain et ne ressemble à aucune autre de Cebu. Le monastère s'élève à côté. Il s'entoure d'un jardin qui dépasse en beauté tout ce que nous avons admiré jusqu'ici.

Nous visitons en dernier lieu une école dirigée par des Sœurs belges qui connaissent très bien nos compagnes de Gagalangin. Elles enseignent le cours complet, depuis le jardin de l'enfance jusqu'aux quatre années de collège inclusivement. Les religieuses ont dû reconstruire après la guerre. Elles nous disent ne rebâtir qu'au fur et à mesure, mais cela va bon train car l'école comprend déjà d'immenses constructions. Très cordialement elles nous invitent à prendre une collation. Notre capitaine, qui est protestant, semble enchanté de sa visite au couvent et fort impressionné par la charité fraternelle qui unit des religieuses catholiques de nationalités différentes. Mi-sérieux, mi-badin, il confesse que la religion protestante est bonne pour vivre, mais non pour mourir.

Remerciant la Providence d'une si intéressante journée à Cebu, nous regagnons le *Java Mail* qui doit quitter le port pour une petite île peuplée de réservoirs de la « Shell ». De là nous filerons vers l'île d'Isabela, dernière escale avant Hong-Kong.



SŒUR SAINT-JEAN-EUDES (MARCELLE SAINT-GELAIS, DE MONTRÉAL) ET SŒUR GERTRUDE-DU-SACRÉ-CŒUR (GERTRUDE PAPILLON, DE QUÉBEC) EN LA FÊTE DU 11 FÉVRIER 1954.

ÉCHOS DE CHANTAL

par Sœur GERTRUDE-DU-SACRÉ-CŒUR¹, M. I. C.

L'événement le plus remarquable de ces derniers mois est bien celui du 11 février, alors que la Vierge du Sourire daignait combler de ses largesses deux heureuses Missionnaires des Tropique.

Ce jour-là, aux Cayes, notre chère Sœur Saint-Jean-Eudes² présentait au Seigneur son oblation définitive, tandis que, déléguée par notre Mère Supérieure Générale pour recevoir le serment de fidélité de l'élue, je renouvelais moi-même à ses côtés, dans l'intime de mon cœur, les saints vœux que je prononçais à pareille date vingt-cinq ans plus tôt.

C'était fête au dedans et au dehors: le matin le soleil s'était levé dans toute sa beauté tropicale; jamais il n'avait été aussi pur, la mer aussi limpide, la nature aussi verdoyante!

S. Exc. Mgr L. Collignon avait tenu à présider lui-même la pieuse cérémonie; plusieurs membres des différentes Communautés du diocèse y assistaient. Au cours de l'éloquente allocution de Son Excellence, on en vit qui essuyaient des larmes furtives: le souvenir de leur propre donation ne revivait-il pas dans ces âmes religieuses éloignées de leurs parents, de leur patrie, de leur famille spirituelle?

Après la messe, au chant du *Veni Sponsa Christi*, je déposai sur le front de l'élue la couronne de blancs lis, tout comme cela se pratique à la Maison-Mère. Puis nous descendimes au réfectoire saluer Son Excellence ainsi que les prêtres, les religieux et religieuses qui partageaient nos fraternelles agapes. Notre paternel évêque semblait jouir de la joie de tous ses Missionnaires réunis autour de lui comme des enfants auprès d'un père tendrement aimé! C'était un spectacle vraiment beau aussi que celui des Religieuses aux cornettes de toutes formes et de toutes couleurs groupées à la même table! Il faut dire que toutes en Haïti ne forment qu'une même famille, travaillant pour le même but: l'extension du règne du Christ sur une terre étrangère, il est vrai, mais combien aimée!

Le soir, après souper, nous revenions en jeep à Chantal, savourant dans nos cœurs les joies de ce jour inoubliable et magnifiant le Seigneur pour tant de bonheur.

1. Gertrude PAPILLON, de Québec.

2. Marcelle SAINT-GELAIS, de Montréal.

Depuis, la vraie vie missionnaire se continue dans notre paisible petit bourg. La nouvelle construction n'étant pas encore terminée, nous habitons notre *caille-pays*, que nous regretterons, j'en suis sûre, car nous y sommes tellement heureuses, malgré la pauvreté qui y règne. Ce minable ajoupa n'effraie nullement nos chers malades qui viennent avec confiance chercher auprès des *Mè blanches* un peu de soulagement à leurs misères. Plus de 6,000 sont déjà passés. C'est un gros chiffre quand on considère notre piètre installation; que sera-ce donc dans le Dispensaire neuf où tous les Services seront en activité: maternité, laboratoire, radiographie, pharmacie, etc. ? M. l'Administrateur de l'Hôpital des Cayes, directeur de tous les Dispensaires du Département du Sud, disait, ces jours derniers, que la Clinique de Chantal sera, avant longtemps, sa meilleure...

Nous venons d'avoir la joie de recevoir le bon Docteur Samson, de Montréal, avec sa famille. Après la visite de notre *caille*, ce grand maître en art médical nous disait avec émotion: « Je suis content d'avoir vu un Dispensaire de Mission. Comme vous faites du bien! Je vous encouragerai en vous avouant que lorsque j'ai débuté à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, de Québec, je pratiquais les opérations sur la table de la cuisine... »

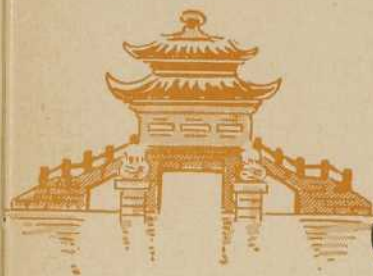
Notre compagne, Sœur Marie-Ruth¹, en charge des œuvres sociales de la paroisse, a commencé son apostolat. Une fois par semaine, elle rassemble les enfants des écoles laïques en âge de faire leur première communion. Ils sont cinquante, de huit à dix-sept ans. La plupart savent à peine faire leur signe de croix. C'est dire que la catéchiste aura du travail! Nos Légionnaires de Marie accomplissent aussi une belle besogne auprès des adultes *nouvellement mariés*, et qui n'ont pas fait leur première communion. Le dimanche, après la grand-messe, elles les réunissent dans l'église. Chacune en groupe cinq ou six autour d'elle puis les instruit de notre sainte religion dont tous profitent avec avidité.

Trente-quatre mariages ont été régularisés en janvier et l'on prépare une autre campagne pour mars. Une ère nouvelle semble se lever sur la paroisse: Maman la Vierge déverse ses maternelles faveurs sur Chantal en cette grande Année Mariale!

C'est au son du tam-tam des *Mardi-Gras* qui descendent des mornes pour amuser la population que j'écris ces lignes. Pauvres gens! ils s'en donneront ainsi trois jours et trois nuits sans arrêt. Que n'en font-ils autant pour le service du bon Dieu! Ce soir, durant l'heure d'adoration où quelques personnes seulement figuraient, il nous semblait entendre un bruit d'enfer alors que les chœurs entonnaient le *Parce Domine*... Quelle angoisse pour des cœurs missionnaires! Mais il ne faut pas nous décourager: cette foule, nous la ramènerons au Bercail du divin Pasteur avec le secours de l'Immaculée.

1. Émilienne CANTIN, de Québec.

HONG-KONG



Histoire d'une réfugiée

par Sœur SAINT-EXPÉDIT¹, M. I. C.

« Ces derniers temps, la vie ne m'a pas épargné ses amertumes... N'eût été ma grande affection pour mes enfants, j'aurais succombé à la tentation d'en finir avec son joug insupportable! »

C'est en ces termes qu'exhalait sa plainte, à son arrivée à Hong-Kong, la veuve Wong Seeto Sin, une des malheureuses victimes de la terreur rouge.

Les dix premières années de mariage de cette femme s'étaient écoulées heureuses dans le cadre de la vie de famille. Son mari, intelligent et homme de devoir, apportait l'aisance au foyer où grandissaient en toute sécurité quatre garçons et une mignonne petite fille, la benjamine. Ces jeunes réjouissaient leurs parents par leur bon caractère. De plus, ils manifestèrent tôt des talents que l'on songeait à développer.

Mais, vain projet! Arrive la guerre avec les communistes. Le commerce des époux Sin croula avec tous leurs calculs d'avenir. Une maladie de poitrine frappa ensuite le mari, trop accablé sous le poids de multiples préoccupations. Pour lui sauver la vie, sa femme ne recula devant aucun sacrifice: ils quittèrent leur confortable logis pour habiter un misérable réduit de dix pieds carrés afin d'épargner pour l'achat de médicaments. Tous les meubles disparurent aussi pour la même cause. Mais malheureusement les remèdes demeurèrent sans effet.

Le malade dépérissant chaque jour davantage, des voisins persuadèrent Mme Sin de transporter son époux à l'Hôpital des pauvres. On le déposa sur une civière de cordes pour le conduire dans une salle bondée de patients où l'air vicié et la chaleur excessive composaient une atmosphère quasi intolérable. C'est dans ce lieu de souffrances indicibles, que notre chère Sœur Saint-Jean-Baptiste² découvrit M. Sin, à l'extrémité. Penchée à son oreille, elle lui parla du bon Dieu, de l'éternité et le prépara doucement au baptême.

1. Marie-Anne ROMPRÉ, de Sainte-Thècle.

2. Irène PELLAND, de West Glover, Vermont.

Accourue à ce moment, Mme Sin trouva son mari les mains jointes et la figure rayonnante. L'attitude de la Religieuse priant à son chevet l'intrigua bien un peu, mais elle comprit, à la joie du moribond, que quelque chose de surnaturel venait de se passer. Elle joignit aussi les mains et attendit en silence le passage de l'Ange de la mort.

« Ne vous affligez pas, votre mari est heureux; il jouit déjà du bonheur du ciel et de là-haut vous aidera à élever vos chers orphelins », dit Sœur Saint-Jean-Baptiste pour consoler la pauvre veuve. Celle-ci avait en effet bien besoin de réconfort. A peine de retour chez elle, on lui réclamait le loyer de son logement. Les dernières couvertures qui lui restaient furent sacrifiées pour apaiser le propriétaire.

Néanmoins, les sentiments de Mme Sin avaient déjà beaucoup changé depuis quelques heures. Malgré son affliction, une joie secrète montait du fond de son cœur: c'était la joie qui avait illuminé le regard mourant de son époux. Et il lui vint aussi un immense désir d'embrasser une religion qui rend si heureux au moment suprême.

Se rendant à l'invitation de notre Sœur, Mme Sin ne tarda donc pas de venir à Tak Sun avec ses enfants pour y recevoir, avec un peu de pain matériel, une part de doctrine spirituelle. Les épreuves n'étaient pas finies pour elle.

SEUR SAINT-EXPÉDIT (MARIE-ANNE ROMPRÉ, DE SAINTE-THÈCLE) ACCUEILLANT UNE FAMILLE DE RÉFUGIÉS.



Une nuit de décembre, le feu ravagea trois cents maisons du village de Ho Man Tin. Sa pauvre cabane fut rasée, elle eut à peine le temps de se sauver avec sa famille.

Une fois encore, elle vint nous crier sa détresse. Grâce à un envoi de la Catholic Welfare, je pus lui procurer du riz, de l'huile, des couvertures et des vêtements. Elle continua de prendre des leçons de catéchisme pendant quatre mois, puis, le 4 avril 1953, elle avait le bonheur d'entrer dans le giron de la Sainte Église avec ses cinq enfants.

Maintenant en possession de la grande vertu d'espérance chrétienne, Mme Sin garde le sourire au milieu des souffrances de sa dure existence. Elle nous confiait dernièrement: « Je suis assurée que la Providence nous donnera toujours notre riz quotidien. Mais j'ajoute à ma prière de chaque jour: « Notre « Père des cieux qui pourvoyez si bien à la subsistance comme au gîte des « petits oiseaux, donnez-moi aussi un abri pour mes cinq enfants qui n'ont « que le sol nu pour couchette, et pour toit, que la coupole de votre firmament! »



La mort vient de ravir à l'affection de son troupeau S. Exc. Mgr E. Garon, Préfet Apostolique de Morondava, à Madagascar.

L'Institut des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception mêle ses regrets à ceux des Révérends Pères de la Salette, en charge de cette Préfecture, et du bon peuple malgache, si attaché à son Pasteur.

C'est à la demande du vénéré disparu que cinq Religieuses s'embarquèrent pour Morondava, en 1952. Lui-même les accueillit à leur nouveau champ d'apostolat et se montra dans la suite vraiment père à leur égard.

En hommage de filiale reconnaissance, la Communauté se fait un devoir d'offrir ses humbles prières pour le repos de l'âme du digne Prélat.



*Soeur Sainte-Elodie (Simonne Saint-Amand, de Saint-Aime) causant
avec deux fermières japonaises*

LA JOURNÉE DU SEMEUR

par Sœur SAINTE-ANGÈLE-DE-MÉRICI¹, M. I. C.

Ce matin-là, le troisième de l'Année Mariale, je m'étais tracé un petit programme d'apostolat spécial, car c'était la fête de Notre-Dame de Lorette. Or la Providence daigna y mêler le sien avec ses imprévus adorables.

Le déjeuner à peine fini, on m'apportait une lettre réclamant une réponse immédiate: une ancienne élève de l'École Supérieure de Nazé, institution jadis sous notre direction, désirait que je lui procure certaines références exigées dans sa position actuelle. Elle avait découvert mon adresse par hasard... Le professeur qui m'aida à rendre ce service reçut, avec le souhait d'une bonne Année Mariale, très apostolique, quantité de feuillets de propagande.

Sur les entrefaites arriva le percepteur de la taxe d'eau. Lorsqu'il appliqua son sceau au papier officiel, je vis qu'il se nommait Mori San. « Mori San, dis-je, ne demeurez-vous pas à Wakamatsu ?

— Mais oui. Vous souvenez-vous de moi ? Avant la guerre je venais souvent chez vous. Vous m'aviez confectionné une paire de *tabi* (chaussures de drap ou de velours). Jamais, jamais je n'oublierai cela!

— Vous avez excellente mémoire, Mori San! mais vous avez bien vieilli ?

— Ah oui!... c'est inévitable.

— Moi aussi, d'ailleurs. Le train de la vie ne s'arrête pas; il nous emporte; bon gré mal gré nous filons vers le but du voyage, car nous sommes en voyage! Mori San, savez-vous quel en est le terme ?

Pour toute réponse le percepteur hochait la tête.

— Voyez donc, repris-je, quand on fait un voyage, même un très ordinaire, on se prépare, on achète son billet, on sait le nom de la gare où l'on doit descendre. Sans cela, comment voyager en paix ?

— Vous avez raison. »

De plus en plus persuasive, j'amenai le brave homme à considérer le but de la vie, ses responsabilités de père de famille et de grand-père. Il parut ébranlé, promit de revenir au couvent et repartit lui aussi avec de la littérature en rapport avec ses problèmes religieux.

1. Marie-Jeanne L'HEUREUX, de Loretteville.

Après cet entretien, je passai à une jeune fille qui faisait antichambre. Cette personne, diplômée en couture, nous avait promis ses services sans donner suite toutefois à son engagement. Elle commença par s'excuser en ces termes: « La mort a frappé deux fois chez nous. J'ai dû rester à la maison. Veuillez me pardonner mon silence et mon retard.

— Épreuve sur épreuve, répondis-je, et sans aucune consolation de religion.

— Aucune. Cela a été très dur. »

Ce me fut l'occasion de semer quelque chose de l'espérance chrétienne, de susciter des désirs d'une vie qui ne finira pas...

La sonnerie du téléphone leva l'entretien. Une dame demandait à reprendre ce jour même ses leçons de catéchisme abandonnées depuis deux semaines... « Bien sûr! je vous attends avec plaisir! »

Une jeune fille de l'Ouvroir patientait de son côté. J'allai la voir: « Voici, dit-elle, j'ai à vous demander un service pour une famille que je connais bien et qui est nécessiteuse...

— Oui, oui, parlez. Nous ferons l'impossible.

— Ces gens ont toujours vécu paisiblement jusqu'au jour où un escroc les a jetés dans la misère. Leurs proches ne veulent ou ne peuvent les secourir... La mère, veuve, continue le métier de barbier qu'exerçait autrefois son mari; mais ses ressources ne suffisent plus à la subsistance de ses enfants... Elle n'a plus confiance en personne, sauf en vous, religieuses. Sa fille a déjà étudié un peu de religion. »

Cette déclaration me montra une porte entrouverte: « Dites à cette pauvre femme de venir au couvent; nous ferons du *sodan* (conseil). »

Mme Hoshi survint pour sa leçon de catéchisme. Elle était encore sous le coup de l'émotion provoquée par la mort accidentelle de sa voisine: « Ma Sœur, j'ai averti mon fils de vous appeler sans retard s'il m'arrivait quelque malheur, car je ne veux pas mourir sans baptême. » Ainsi providentiellement préparé, le cours de doctrine sur la prière rassura cette catéchumène à qui une santé précaire menaçait de jouer de vilains tours. En me quittant, Mme Hoshi me tendit une tirelire remplie de yens qu'elle avait ramassés exprès pour notre *Kami Sama* en reconnaissance de ce qu'il lui donne assez de forces pour vaquer à ses occupations.

De bonne heure dans l'après-midi arrivait la jeune fille qui m'accompagne dans mes visites à domicile. Mon premier soin fut d'arrêter chez de vieux amis qui nous avaient envoyé des fleurs pour les malades de l'Hôpital. Le mari octogénaire se trouvait seul.

— *Oji San*, nous allons vous laisser nos remerciements que vous transmettrez à votre noble épouse... Mais, dites, ne vous ennuyez-vous pas, tous deux dans cette immense maison?

— Non..., nous sommes habitués... Mais il me tarde de mourir.

— Mourir, c'est un bien grand mot et qui signifie un long voyage! Avez-vous pensé aux préparatifs?

Le vieillard ne sut que répondre. Alors, apportant l'exemple de la montre qui se compose d'un boîtier et d'un mécanisme beaucoup plus précieux à

l'intérieur, nous lui fîmes comprendre que son âme constituait le rouage important de son être, rouage qui continue *de marcher* même séparé de sa boîte... Silencieux, *Oji San* inclinait la tête. Pour l'aider à se mémoriser ces réflexions, nous lui laissâmes des feuillets à relire en compagnie de son *Oba San*.

Puis ce fut le tour d'un voisin à qui nous devons de la reconnaissance. Au cours d'une conversation assez mêlée, il reçut lui aussi quelques enseignements salutaires qu'il semblait attendre, tant il approuva tous ces propos.

Au sortir de cette visite, la pluie tombait abondante. Regardant l'eau ruisseler sur la route et s'écouler, je me demandai si mes paroles coulaient de même sur un terrain pierreux ou si elles attendrissaient un sol fertile... Mais, comme nous en avertit saint Paul: « Moi j'ai planté; Apollon a arrosé, mais c'est Dieu qui fait croître. Ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais Dieu qui fait croître. »

Aux missionnaires donc de semer et d'arroser, mais à Dieu de féconder par sa grâce toute-puissante!



Quelle chose merveilleuse ce serait si sur les touches de l'immense et merveilleux orgue qu'est le créé se posaient sans cesse les mains de tous les hommes! Ce serait comme une mélodie et une harmonie continues qui s'élèveraient jusqu'au Créateur pour lui dire votre profonde adoration et votre gratitude, et comme pour faire parvenir jusqu'à lui le cri de votre imploration.

Mais peut-être demanderez-vous: comment cette respiration continue de l'âme est-elle possible ou pratique? comment est-il possible de prier alors que l'on continue à travailler, que l'on continue à se fatiguer, que l'on continue à se nourrir et à pleurer, à jouir et à souffrir?

Voici, chers fils, une méthode simple et facile, que connaît déjà probablement plus d'un d'entre vous. Au début de chaque journée, offrez au Cœur divin de Jésus vos pensées, vos paroles, vos actions, vos joies, vos douleurs, en union avec les intentions pour lesquelles il s'immole Lui-même quotidiennement sur les autels. Cette offrande, si possible renouvelée durant la journée, surtout avant les actions les plus importantes, de toute façon jamais retirée, même pas implicitement par des actes en opposition avec elle, suffit pour que votre vie de chaque jour devienne une prière continue. Qui peut dire toutes les grâces actuelles que votre vie, ainsi transformée et élevée, obtiendrait de Dieu et comme elles descendraient comme une pluie de bénédictions sur le monde desséché et brûlé? Quel accroissement de grâce sanctifiante se réaliserait parmi les âmes en cette vie, et quelle augmentation de gloire dans l'éternité! De cette manière, le mécanicien, le chef de train, le contrôleur, le receveur, le garde-voie, le télégraphiste, l'employé, tous avec leurs journées de travail, partout où le devoir les oblige à les passer, sans ajouter de la fatigue à la fatigue, voire avec le même travail et la même fatigue, peuvent coopérer avec Jésus à sauver tant d'âmes, peuvent aider le monde à devenir meilleur.

Sa Sainteté P1E XII.

Orientaux ou Occidentaux

par Sœur SAINT-EDMOND¹, M. I. C.

Une amusante question surgit parfois dans l'esprit des étrangers débarquant pour la première fois à Manille: « Ces Philippins sont-ils des orientaux ou des occidentaux ? »

Beaucoup de visiteurs d'outre-mer avaient imaginé la *Perle de l'Orient* enfouie dans un écrin de jungle sauvage. Ils la voyaient peuplée d'individus plus ou moins étranges, aux yeux bridés, aux costumes bizarres, qui ne pensent, ne parlent ni ne vivent comme nous.

Et voici qu'en mettant pied au sol des Philippines, ils se retrouvent dans une atmosphère déjà connue et entourés des choses de leur pays; ils sont accueillis par des personnes sympathiques, au sourire aimable, aux manières obligeantes et empressées: ce pays n'est certes pas celui qu'ils se figuraient, ni ces gens les primitifs qu'ils croyaient y trouver! Mais ce n'est là qu'une première surprise: la ville de Manille en recèle bien d'autres et c'est pourquoi elle exerce sur l'étranger une véritable fascination. Ce qui en fait le charme et l'attrait, c'est qu'on y rencontre, côte à côte, les traits particuliers et caractéristiques de plusieurs civilisations différentes. Naturellement, le cadre est tout oriental. Mais à chaque pas, pour ainsi dire, on retrouve l'Espagne: dans le nom des hommes et des places, dans le vocable des églises, le gracieux costume des femmes et aussi la langue castillane encore en usage dans un grand nombre de familles. L'Amérique, à son tour, s'est imprimée ici en caractères de progrès et de confort moderne: électricité, radios, superbes magasins à rayons, air climatisé, théâtres, sans parler des réalisations de plus grande envergure comme la création d'hôpitaux, d'un système complet d'écoles, et autres.

Visiter Manille, c'est donc passer en quelques minutes des pailotes de bambou coiffées de chaume et perchées sur pilotis, aux confortables résidences de style californien ou aux somptueuses villas espagnoles encadrées de pelouse. C'est laisser, au tournant, un magnifique boulevard comparable aux grandes artères de Montréal, pour entrer dans la ruelle étroite et sans pavement du village primitif. C'est parfois faire son chemin à travers un va-et-vient dense

1. Irma de LADURANTAYE, de Cap-Saint-Ignace.

et confus de véhicules de toutes sortes, tableau pittoresque de deux mondes et de deux âges, les temps anciens et modernes. Des autobus géants se mêlent aux jeeps minuscules, aux landaus, aux *calesas* à deux roues, aux *carretelas* grinçantes ombragées de capuchons à frange et tirées par des poneys, aux *carromatos*, et jusqu'à l'antique chariot du quinzième siècle qu'un lourd carabao traîne bruyamment sur la route d'asphalte. Ici et là, les luxueuses et pétulantes limousines d'Amérique se font une trouée en zigzaguant à travers ces équipages divers qui, visiblement, n'évoluent pas à leur gré... N'ont-elles pas l'impertinence de recourir au klaxon pour réclamer une ouverture dans la cohue?

Le tableau n'est pas complet sans la nuée des cyclistes au dos rond et au visage ruisselant, et surtout la foule des piétons qui, tous, circulent à volonté parmi cet encombrement de voitures. On y remarque des immigrants des contrées adjacentes qui appartiennent à plusieurs races: Malais, Chinois, Indochinois, Javanais, chacun dans ses atours particuliers, Igorots en chemises à couleurs gaies avec des cordons de perles brillantes autour de la tête. Il ne faut pas oublier l'Américain moderne ni le grave *Senor* espagnol à la tenue impeccable. Mais le principal personnage est le Philippin. Petit de taille, il a l'allure souple, le visage patiné de bronze, l'œil vif, la physionomie singulièrement animée. S'il est citadin, il a adopté l'habit étranger avec les modifications que



réclame un climat de feu. Mais le campagnard ne sacrifie pas aisément le *barong-tagalog*, sorte de chemise légère qui flotte sans agrément sur le pantalon. Il vient en ville, le chef couronné du *salakot* conique en paille de riz qui le protège également contre la pluie ou le soleil, et ses pieds nus s'enfilent dans la sandale de bois qui retombe à chaque pas avec un petit bruit de claquette. On remarque qu'il porte au doigt une bague volumineuse, sa pierre de naissance et, d'ailleurs, son seul accessoire *up-to-date*.

Les femmes du pays ont un élégant costume à manches larges et bouffantes qui ressemblent à de grandes ailes de papillon; mais, de plus en plus, cette tunique gracieuse est réservée aux fêtes et aux soirées. La plupart des ménagères et des ouvrières ont adopté nos robes d'Amérique, moins coûteuses et beaucoup plus pratiques. L'une d'elles a un bébé sur son bras droit, une cigarette à la bouche, un éventail dans la main gauche, et, sur la tête, un régime de bananes de bonnes proportions qu'elle porte au marché avec autant d'aisance que s'il s'agissait de sa seule chevelure!

Dans les beaux magasins de la rue Escolta, la marchandise d'Europe voisine avec les travaux indigènes de dentelles, broderies, bijoux en bronze ou en corail noir. Le même mélange apparaît à l'intérieur des maisons qui ont des meubles venus d'Amérique, des tapis chinois et des peintures où les lignes allongées de l'art occidental se mêlent aux couleurs vives des dessins d'Orient. Les cimetières eux-mêmes offrent une très curieuse collection de contrastes: mausolées d'Espagne, tombeaux décorés de sculptures chinoises, pierres tombales des Philippins surmontées d'anges et de Madones explorées.

Cet alliage, chez le même peuple, de plusieurs civilisations différentes trouve son explication dans l'histoire de la nation philippine véritable drame dont les débuts se perdent dans le lointain des âges. Mais, au dixième siècle, les peuplades de la Malaisie, en envahissant les Iles, y ont apporté leur ancienne culture qui a été le premier et plus légitime héritage des Philippins. Un peu plus tard, les Chinois sont venus, nombreux, s'établir au pays et y ont exercé leur influence. Le seizième siècle a vu la domination espagnole qui dura plus de trois cents ans. Ces *Conquistadores* furent, de tous les gouvernants, ceux qui ont laissé partout l'empreinte la plus forte et la plus tenace. Enfin, l'occupation américaine, il y a cinquante ans, entraîna, elle aussi, plusieurs modifications dans la vie sociale, religieuse et économique du peuple.

Ces influences multiples, exercées tour à tour par diverses nations étrangères, ont valu au peuple cette sorte d'hérédité complexe et ce mélange de races, de langues et de coutumes qu'on y observe aujourd'hui. Le Philippin, en s'adaptant comme il le devait à des situations différentes, a forcément été marqué par les impulsions qu'il a subies, et il est vrai que de nos jours l'Occident l'attire tout autant que l'Asie ou le Japon. Mais il faut ajouter qu'à l'encontre du Chinois et même du Japonais, — traditionalistes par nature et peu

sympathiques à l'étranger, — le Philippin est avide de la culture et de l'amitié des Blancs. Il accueille donc avec enthousiasme de l'étranger tout ce qui peut lui être une source d'enrichissement.

Faut-il conclure qu'il n'a rien conservé de son origine ni de son héritage ancestral? Loin de là! car, en dépit des apparences, ses coutumes sont restées foncièrement orientales et malaises. On en peut juger en particulier par les habitations des campagnes qui ne sont que des cages de bambou, encadrées de verdure, juchées à plusieurs pieds du sol, et auxquelles on accède par une échelle. Cette maisonnette rustique est préférée à toute autre. C'est le cas, par exemple, de cet industriel devenu possesseur d'une petite fortune. Il s'est fait construire une maison spacieuse et tout à fait moderne, mais... il ne l'habite pas, et à qui lui en demande la raison, il déclare préférer sa case de nipa, beaucoup plus fraîche, moins humide, et sans doute plus poétique à son âme d'oriental... La jolie villa, il faut l'avoir par convenance. Elle pourra servir pour la *fiesta* ou pour les noces quand les enfants auront grandi.

Il en va de même en bien des domaines, notamment en celui de la musique où les thèmes contemporains sont souvent d'inspiration étrangère, saupoudrés seulement de notes orientales. Pourtant, quand il s'agit de fêtes patriotiques où il faut offrir au peuple des mélodies toujours goûtées, on délaisse l'opérette française, le jazz populaire d'Amérique, pour aller puiser dans le répertoire ancestral des pièces savoureuses, aux notes mélancoliques et séduisantes, typiquement philippines. En ces occasions, jeunes et vieux s'en donnent à cœur joie: on rit, on papote, on chante des romances d'autrefois au son des flûtes de bambou; on réédite les représentations d'antan, et tout cela relègue dans l'ombre les attractions modernes, y compris les dernières productions d'Hollywood...

On peut l'affirmer, le Philippin est un oriental authentique; il aime ses traditions et il en vit. Les conquérants, en abordant sur ces îles, trouvèrent un peuple doux, hospitalier, amateur de musique, de danses, de combats de coqs; tels sont encore les traits marquants de la population actuelle. Le Philippin possède éminemment les qualités de calme, de patience et d'affabilité qui caractérisent les orientaux, mais qui, chez lui, sont encore affinées par le christianisme. Le peuple, en général, conserve une profonde gratitude envers la nation espagnole qui a le plus contribué à sa civilisation actuelle et surtout lui a apporté le trésor de la Foi catholique. Il est vrai que les pratiques religieuses furent beaucoup négligées au dernier siècle par suite du manque de prêtres. Mais les Missionnaires d'aujourd'hui travaillent laborieusement à racheter la *Perle* conquise autrefois par leurs valeureux prédécesseurs. De quelque nationalité qu'ils soient, ils demeurent toujours les meilleurs amis du peuple philippin, ceux qui l'aideront à se développer, à s'affirmer de plus en plus, et à buriner les plus glorieuses pages de son histoire.

LES CAYES, HAITI

Croqu

La Charité

par Soeur SAINT-A

Je me rends au Refuge de bonne heure le matin, alors que la brise continue de balancer les éventails des cocotiers. Les écoliers vont comme moi par le chemin longeant le canal d'irrigation du domaine.

Le ponceau blanc franchi, m'accueille le grand Christ du Calvaire qui semble toujours interroger: « Que feras-tu pour moi aujourd'hui? » Un moment d'arrêt, le temps de répondre: « Votre volonté, ô Jésus. » Passant ensuite devant la grotte de Lourdes, je salue d'un *Ave* ma Reine Immaculée.

Plus prosaïquement, du côté de la cuisine, m'attend un groupe de paysannes assises sur la véranda au milieu d'un assortiment de produits: bananes, patates sucrées, caraïbes, ignames, cassaves, farine couche-couche, maïs moulu, mirlitons, pois rouges, noirs, congo. Toutes à la fois veulent vendre la première, et c'est une vraie foire où les prix dansent, perdent l'équilibre, se rajustent sous les cris de la concurrence.

Le marché fini, les denrées rentrées à la dépense, je jette un coup d'œil sur la grand-cour. Boya, clopin-clopant dans ses vieilles *sapattes*, enlève les *amitiés* qui enlacent la haie: trop *d'amitiés* est mortel aux arbustes! Théophile, appuyé sur ses béquilles, prête une aide relative. Talma taille le gazon avec sa machette. Le pauvre vieux n'a pas bonne vue..., de longues herbes dressent encore la tête: elles en sont quittes pour un frisson de peur sur son passage. Chocho blanchit les roches en bordure de la pelouse; Ricanor arrache les mauvaises herbes autour des jeunes plants de palmistes. Pierre, le paralysé, surveille d'un œil somnolent le riz mis à sécher sur le glacis. Pierre fait souvent un *cabicha* (somme), ce que les canards et les poules

uis de

s'il vous plaît

-ADÉLARD¹, M. I. C.

n'ignorent pas, et s'ils festoient entre temps! Xantus, Richma, Normil, ramassent les feuilles mortes. Esthésia balaie le devant de la grotte, tandis que Philita, Iclaris, Imène, rassemblent les fatras là où tantôt se démenaient les marchandes.

Pendant ce temps, Mère Juliette circule dans les salles, donnant aux patients alités un « petit remède » pour soulager leurs douleurs, guérir leurs maux. Le comprimé de quinine est certes apprécié, mais rien comme les injections! On les reçoit avec un profond esprit de foi. Faute de ressources pécuniaires, il faut, hélas! les réserver aux cas les plus graves.

Mais voici une clientèle spéciale qui s'amène du côté de la cuisine: Marguerite, l'aveugle, malade d'un cancer, appelle: « *Chère-tite Maman-moin, t'en prie un morceau de sucre pour l'estomac-moin!* » Impossible de refuser, et je mesure une cuillerée dans un godet. Mon cœur pencherait pour plus de libéralité, mais avec un sac de sucre par mois pour soixante-dix malades... Les largesses en souffrent sans être supprimées toutefois. L'important, c'est que Marguerite reparte satisfaite et oublie, un instant, son mal dans la béatitude du sucre. Philomène crie à la porte: « *Maman, mon chapelet est brisé, t'en prie arrangé-l'pour moïn.* » Je saisis les pinces, et, comme dans le meilleur garage, réparation immédiate avec un sourire! Clémence, une autre aveugle, s'avance en tâtonnant: « *Maman, m'ta rhaimé baigné t'en prie ba'm un morceau de savon.* » Et je lui coupe un savon de la longueur d'une phalange: « *M'ta rhaimé bail ou pluss, mais m'pas capable* », dis-je, la reconduisant en bas du perron. Gros Sirop, l'asthmatique, réclame sa collation: un peu de lait et un petit pain, ce qui est le privilège des plus malades. Richma, qui a gagné cinq centimes (un sou), veut acheter du tabac. D'accord: c'est le meilleur moyen de garder ce grand enfant dans la cour.

Imène, atteinte de paralysie, demande elle aussi du tabac *pour faire un petit nuage au soleil couché*. Ses yeux s'allument de tisons de joie quand je lui tends les quatre feuilles de ration.

Dix heures. Le R. P. Bédard, O. M. I., aumônier de la Charité, arrive pour chanter le *Libera* d'Aristome qui est parti voir *Papa Bon Dié*. Il a terminé ses jours en beauté: jamais une plainte, pas la moindre critique, et d'une politesse de prince! Chaque fois que nous passions près de lui, il nous saluait d'un aimable bonjour et esquissait le geste de se découvrir comme s'il eût toujours été coiffé d'un haut de forme.

La cloche convoque tous les confrères d'Aristome à l'Oratoire Saint-Vincent. Les plus anciens savent deux répons: *Et cum spiritu tuo* et *Amen*. Les autres prient d'après les invocations apprises au catéchisme. Gros Sirop, particulièrement souffrant, ajoute un *Ave* pour qu'Aristome demande à *Papa Bon Dié* de le prendre lui aussi en paradis.

La cérémonie terminée, Chocho est requis pour aller porter un banc brisé chez le menuisier. Avant de consentir à cette sortie en ville, il me montre son pantalon, usé, rapiécé, où les morceaux découpent un genre de *jig-saw puzzle*: « *Mère m'pas capable de sortir comme ça non!* » Pauvre Chocho, il ne pêche pas par vanité! et je l'envoie à Sœur Sainte-Léopoldine¹ pour qu'elle lui trouve quelque chose de convenable dans les trésors d'Amérique.

Les rayons du soleil qui tape dur accusent que midi approche. De fait, les *mounes* s'affairent autour des soixante-dix cabarets: chacun doit contenir une patate sucrée, deux bananes, un petit morceau de viande apprêtée avec du chou ou des feuilles de mazombel. A ceux qui rechignent sur leur portion, je répons: « *M'pas capable, mon chè, coulia cé mois sécheresse; fais la prière pour la pluie, peut-être m'a fait quichoye pou ou.* » Avec dix sous d'allocation par malade pour une journée..., à moins de posséder le don des miracles...

La demie de 11 heures sonne à l'église paroissiale. Les portes de la dépense se ferment. Je vais au réfectoire dire bonjour à mes vieux amis, puis je retourne au couvent, heureuse de cette longue et besogneuse matinée, heureuse de pouvoir m'approprier cette parole de l'Évangile: « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » Ce sont ces mille petits actes de bonté qui prédisposent idéalement nos protégés à la leçon de catéchisme de l'après-midi... même les quatre feuilles de tabac *pour faire un petit nuage au soleil couché!* Une aveugle m'a déjà fait ce commentaire savoureux: « *Ou batte corps pou nou, cé pou nou batte corps pour apprendre...* » Ces vieux Haïtiens pauvres et malades qu'abrite le Refuge, ils ont un cœur d'or! Je les aime..., ils m'aiment..., nous nous aimons!

1. Benoîte LABELLE, de Pont-Viau.



La préparation d'un concert au Noviciat



On cherche déjà sa mission



Ce qu'il faut en savoir des choses!



Notre-Dame
du Perpétuel Secours

L'origine de la dévotion à Notre-Dame du Perpétuel Secours, en Haïti

par Sœur SAINT-JEAN-DE-BRÉBEUF¹, M. I. C.

C'était au siècle dernier, au temps où Mgr Guilloux occupait le siège archi-épiscopal de Port-au-Prince. La capitale vivait une ère de calamités; la saison sèche battait son plein et une épidémie de variole sévissait, particulièrement virulente.

Le docteur X... rentrait chez lui, ne sachant plus où donner de la tête. Fourbu, il se laissa choir à sa table de travail, sans même s'apercevoir que deux visiteurs, un prêtre et une dame, se tenaient à la fenêtre où ils avaient guetté son retour. L'abbé Kersuzan attira son attention. « Excusez-moi, fit le médecin en sursautant. J'ignorais votre présence. Je suis exténué. Nous sommes débordés par le fléau.

— Et croyez-vous que cela puisse durer? interrogea l'abbé, anxieux.

— Durer? Je ne sais. Mais quelle catastrophe! La mort emporte chaque jour une cinquantaine de victimes.

— Pauvres gens! s'exclama la dame qui tenait prudemment son mouchoir sur ses lèvres. Ils sont portés tout de suite au cimetière, comme cela, sans cercueil.

— Monseigneur a demandé aux fidèles de ne pas se déranger pour requérir les services de notre ministère. Le clergé parcourt constamment les rues, recherchant lui-même les malades. Pour ma part, j'ai découvert jusqu'à six varioleux dans une seule chambre... Mais, dites-moi donc, docteur, ce qui pourrait mettre fin à l'épidémie?

— La pluie! La pluie qui assainirait l'atmosphère.

— La pluie? Mais nous sommes en février: il ne pleuvra pas avant six semaines!

— Alors, prononça le médecin très sombre, ce sera l'anéantissement de la population.

— Si nous implorions la pitié du ciel par des processions en l'honneur de la Vierge? suggéra le prêtre.

Le docteur haussa les épaules.

— Des processions, mon cher abbé, ça n'y changera rien. »

L'abbé Kersuzan n'en garda pas moins son idée. Il alla droit chez Mgr Guilloux et la lui soumit avec chaleur: « Monseigneur, il faut absolument mettre la Sainte Vierge de notre côté. J'ai reçu de France un tableau de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Nous pourrions peut-être, pour obtenir la fin du fléau, organiser des processions en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu.

1. Alice MAGNAN, de Québec.

— J'y ai songé, reparti l'Archevêque, mais comment le faire puisque les Autorités médicales ont interdit tout rassemblement par mesure de prudence ?

L'abbé Kersuzan n'était pas Breton pour rien :

— Dans ce cas, Monseigneur, invitons les fidèles à se rendre par petits groupes isolés jusqu'à la chapelle de Saint-François-d'Assise au Bel-Air. Du haut de la colline, vous bénirez la ville, puis nous introniserez le tableau de la Madone à l'église. »

Et il en fut ainsi. Tous les habitants en deuil, qui d'un père, qui d'une mère, qui d'un mari, d'une épouse ou d'un enfant, montèrent au Bel-Air pour supplier avec larmes Celle à qui on n'a jamais recours en vain. Les autorités médicales irritées clamèrent : « Ce ne sont pas des processions qui feront avancer le calendrier de six semaines ! » Une neuvaine de prières se poursuivit néanmoins le soir. On scrutait avec détresse l'immensité bleue du ciel d'une limpidité incomparable. « Père, croyez-vous que la Sainte Vierge fera bientôt tomber la pluie ? gémissait-on de toutes parts.

— Qu'y a-t-il, Aurélia ? s'informait paternellement l'abbé Kersuzan.

— Ma mère... morte !

— Et toi, Labénithe ?

— Ma sœur vient de s'éteindre.

— Et toi, pauvre Ricaldo ?

— Mes deux frères!... et demain, ce sera ma mère !

— A genoux, mes enfants, et prions : c'est l'heure de Marie. Son divin Fils se laissera toucher. »

Le cinquième jour de la neuvaine, la pluie tomba : une pluie chaude et drue qui purifia l'air, rinça à grande eau les toits, les arbres, les haies, les herbes, les routes. Mais cela ne suffit pas. « Encore, encore, Bonne Mère ! » crièrent les pèlerins du Bel-Air.

Le 11 février, une averse torrentielle détruisait les restes de la peste. Le lendemain, le docteur X..., croisant l'abbé Kersuzan, lui lança un joyeux : « Ça va, ça va ! Pas un seul cas depuis hier ! »

De ce jour, le peuple haïtien se tourna d'instinct vers la Vierge du Perpétuel Secours. Et celle-ci se plut à répondre à l'amour et à la confiance de ses enfants par de nouvelles faveurs. Peu après, sa maternelle intervention arrêta une épidémie de fièvre jaune qui s'était déclarée chez les Français de l'île. Miraculeusement, Notre-Dame ramena de la mort un de ses fervents missionnaires, le R. P. Tarognot, Supérieur des Pères du Saint-Esprit.

Aujourd'hui Notre-Dame du Perpétuel Secours règne sur toute l'île qui la reconnaît pour sa Madone Nationale et sa Souveraine. Ce fait, que la piété populaire établit et que la tradition conserva, reçut sanction officielle lorsque le 8 décembre 1942 le Président Lescaut consacra solennellement la République d'Haïti à la Vierge du Perpétuel Secours.

Notre école maternelle de Rome

par Sœur SAINT-BERNARD¹, M. I. C.

Bien modeste est cette Œuvre qui s'abrite sous les palmiers du Janicule, tout près du Vatican. Cette situation privilégiée lui paraît comme un gage de la divine bénédiction qui fécondera la semence que nous jetons en terre aujourd'hui.

L'École maternelle n'est que la continuation du foyer familial; mais l'enfant y trouve souvent quelque chose qui manque chez lui: des compagnons de jeux de son âge. Les jouets, même en surabondance, ne remplacent pas les petits frères et sœurs.

Sur 32 élèves inscrits, 29 répondaient à l'appel au jour de la rentrée. N'est-ce pas un événement que de commencer la classe quand on a juste ses trois ans?... Les chers bambins ne savent que penser, que faire, et une fois leur mère repartie furtivement, sans doute croient-ils ne jamais retourner à la maison; on peut le soupçonner aux larmes de désolation des premiers matins. Ils arrivent tout frais dans leur uniforme bleu, portant eux-mêmes le *cestino* aux couleurs gaies (panier contenant le dîner), ce qui leur donne de l'importance.

La diversité des âges exige un programme variable. Il est rare cependant que tout notre petit monde soit en classe au temps fixé, surtout pendant la saison d'hiver. A Rome, l'on ne voit pas de neige d'ordinaire, mais il n'y fait pas chaud en décembre, janvier et février. Et comme nos petits redoutent l'air vif du matin, ils ne se montrent que lorsque le soleil est haut dans le ciel.

J'ai dit que le phénomène de la neige ne se produit guère. S'il arrive par exception que de légers flocons tombent sur la ville, oh alors quelle fête! Toutes les écoles jouissent d'un congé pour commémorer pareil événement. Pas de glissades ni de patinoires toutefois!

Les enfants italiens sont naturellement très gracieux. Ils aiment la musique, le chant, la récitation. Ils sont toujours très heureux lorsqu'au difficile tracé des A et des B succèdent le dessin et le modelage. Alors le jardin zoologique

1. Marie-Paule SAUVÉ, de Montréal.



se peuple d'animaux inconnus jusqu'ici, et le champ d'aviation de Ciampino s'enrichit de modèles ultra-modernes.

Nos petits élèves se tiennent-ils, tout le temps, sages et attentifs ainsi que sur la photo ci-contre? Je voudrais pouvoir l'affirmer, mais je dois avouer qu'à leurs heures ils se métamorphosent en vrais diabolotins.

A l'occasion du passage à Rome de notre chère Mère Assistante Générale, nous les avons exercés à faire leur plus belle révérence et à dire en français: « Bonjour, ma Mère! » Cela leur plut, et à tout instant en classe ou au jeu l'on s'arrêtait pour gazouiller: « Bonjour, ma Mère! » Or à ce temps-là M. le Curé commençait sa visite paroissiale. Entrant chez les parents d'une de nos élèves, il fut accueilli par la mère avec sa petite à ses côtés. « Que dis-tu à M. le Curé? » Et la fillette de saluer d'un « Bonjour, ma Mère! » qui amusa fort le visiteur et laissa la mère interloquée.

Depuis le début de novembre, un tableau d'honneur stimule et encourage les efforts quotidiens. Le soir, avant le départ, l'ange glisse, obéissant, sur le fil conduisant au paradis et gravit un certain nombre de degrés selon la sagesse et le travail de chacun. Maria, d'un caractère énergique, ne cède jamais à la maison à sa petite sœur Lucia. A l'école, tous ses caprices s'évanouissent à ces mots magiques: « Fais un *fioretto* (petit sacrifice) pour Jésus. » Son père nous informa qu'elle ne voulait pas garder son gilet dans la rue malgré le froid. Le soir, au nom de Maria, je m'arrête: « Ton ange n'avance plus, Maria. Il faut que tu mettes ton gilet quand tu sors. » Les yeux noirs brillent: c'est réellement un sacrifice que je pose en condition. A 4 heures la bambine se lève pour partir. Devant le gilet rouge détesté, elle n'hésite pas et présente son bras pour l'enfiler; ça pique, mais qu'importe! Et l'enfant, souriante dans son gilet boutonné jusqu'au cou, nous dit un charmant adieu. Eh bien! le croiriez-vous? à coups de sacrifices comme celui-là, l'ange de Maria est entré le premier au ciel.

L'Année Mariale ne passe pas inaperçue chez nous. Le samedi est jour consacré à Marie, et nos bambins comprennent ce que cela signifie. Ce jour-là, la Vierge de notre petit sanctuaire reçoit un groupe de pèlerins qui lui récitent trois *Ave*, puis lui chantent *Ave, Ave Maria*. Ce pèlerinage enfantin, qui n'a rien des grandioses démonstrations de l'Église, ne dure même pas un quart d'heure! Puisse-t-il cependant trouver écho dans le Cœur Immaculé de Marie et contribuer par sa simplicité à obtenir la paix dans le monde!

Classe des garçons à l'École Maternelle de Rome

Champions

par Sœur MARIE-ALBERTINE¹, M. I. C.

Invités par le Surintendant des Écoles catholiques de Davao à participer aux joutes de basket-ball, soft-ball et volley-ball organisées entre les écoles catholiques de la Prélature, les élèves de notre *High School* « Immaculate Heart of Mary Academy » ont vraiment fait bonne figure. Ils rentrèrent à Mati couverts de lauriers, ayant remporté quatre coupes sur sept et décroché sept rubans.

Tout Mati les attendait au quai pour les acclamer. Il s'agissait d'un événement sans précédent: jamais l'École publique de la ville n'a conquis de trophées aux *Meets* auxquels elle prend part chaque année.

Au milieu des ovations, portant haut leurs glorieuses coupes, nos athlètes montèrent dans des camions décorés de larges *Welcome to our Champions*, et furent promenés à travers les rues.

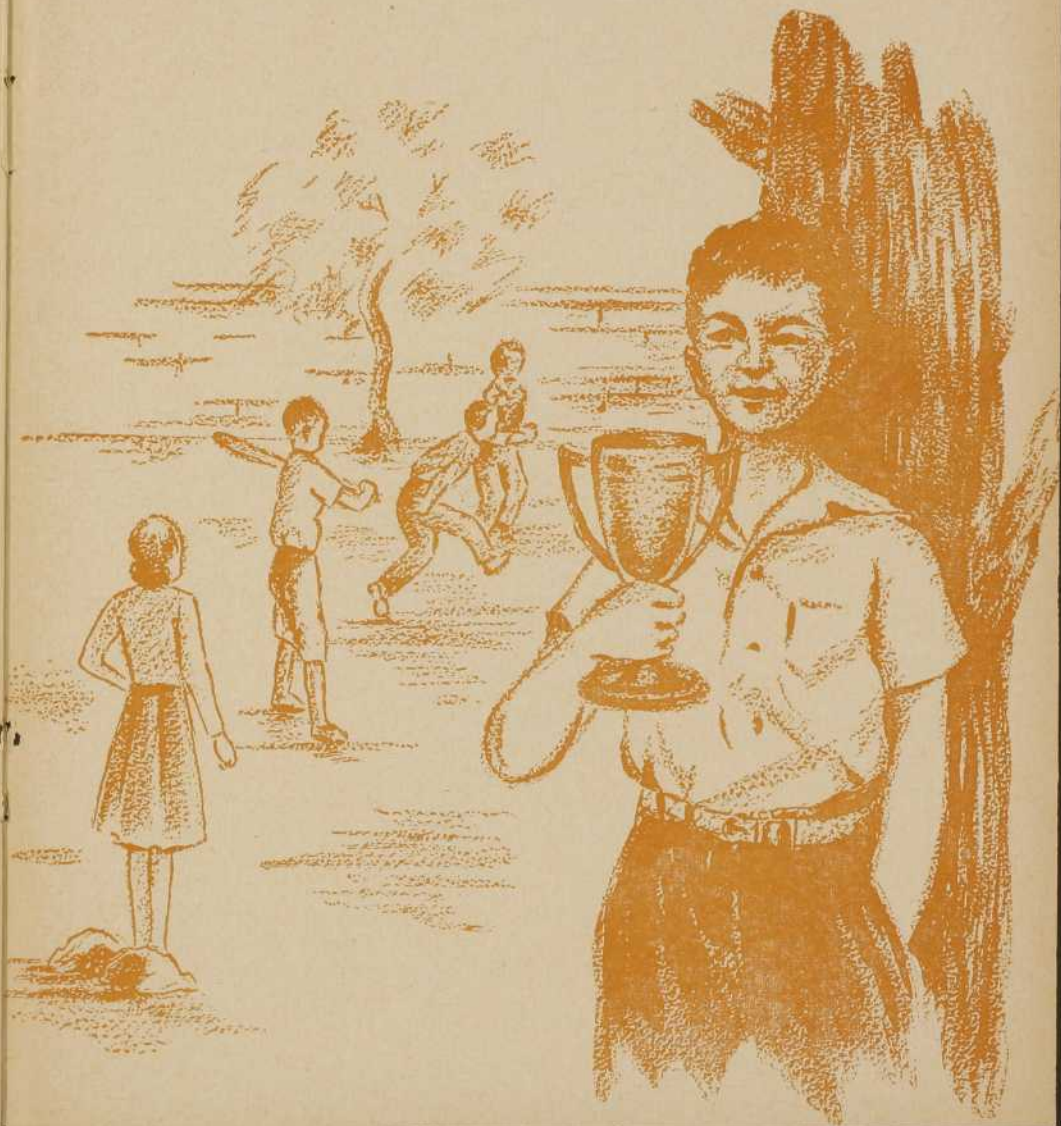
Si nous étions fières des succès de nos jeunes, plus encore l'étions-nous de leur conduite loyale, ce qui dépasse les honneurs humains! Un trait entre autres nous a beaucoup édifiées. C'était au soft-ball. L'on se disputait la partie finale, laquelle devait se terminer par 4 à 2 pour l'équipe de Mati. César, l'un des nôtres, venait de courir au deuxième but et avait été déclaré sauf; mais le deuxième-but adverse s'empressa de signaler qu'il ne touchait pas le but. C'eût été facile à notre joueur de glisser le pied de quelques pouces avant l'arrivée du juge! Mais il ne broncha pas, et quand l'arbitre revint sur sa décision pour le compter mort, il sortit sans mot dire. Des copains lui reprochèrent: « Pourquoi n'as-tu pas glissé ton pied avant que l'arbitre ne te voie? » Je m'empressai de féliciter César d'avoir agi loyalement et lui promis que Dieu bénirait l'équipe. De fait, les élèves de Mati triomphèrent de l'adversaire qui contesta plus d'une fois pour des insignifiances.

Le lendemain des *Meets*, comme il n'y avait pas de bateau en partance pour la Côte, Mgr Michaud nous invita à rendre visite à l'école de Toril. Une amitié fraternelle, spontanée, lia les deux groupes. Nos filles donnèrent une exhibition de volley-ball avec les grandes de Saint Peter's. Elles remportèrent une victoire plutôt facile qui leur valut un billet de vingt pesos offert par un bienfaiteur. Quand Saint Peter's voulut féliciter les gagnantes, ce ne fut pas seulement par une poignée de mains, mais par de véritables embrassades. Le R. P. Reid adressa la parole et proclama les jeunes de Toril et de Mati proches parents puisque les paroisses reconnaissent toutes deux pour père

1. Jacqueline BLONDIN, de Longueuil.

le dévoué Mgr Michaud. Ensuite se joua la partie de basket-ball des garçons. De nouveau victorieux, les nôtres s'enrichirent d'un second billet de vingt pesos.

Tant de succès sportifs attirèrent l'attention publique sur notre *High School* et le chiffre des inscriptions en subit un choc qui le porta à la hausse. Même les sports deviennent des atouts dans la lutte de l'École catholique.



M'en allant à San Tomas

par Sœur SAINT-NÉMÈSE¹, M. I. C.

Tous les vendredis, avec des compagnes, je prends l'autobus pour La Havane où nous suivons les cours de l'Université Santo Tomas.

De septembre à février, le seul changement que j'aie remarqué à la nature est la hauteur toujours croissante de la canne à sucre qui s'étale comme une mer de chaque côté de la route. A peine, de-ci de-là, cette monotonie verte est-elle rompue par un palmier semblable au mât d'un navire auquel frissonnerait une soie légère. Parfois surgit une agglomération de ces palmiers, et alors on dirait d'une petite forêt, forêt très claire puisque ses fûts allongés ne possèdent que leur joli toupet au faite. Sur une bonne partie du trajet, les voitures passent entre deux rangées de gros arbres dont la ramure, se rejoignant, dresse des arceaux de voûte. Le voyageur en apprécie l'ombre aimable non moins que la gracieuse architecture. En bordure de la route, sur de petits sentiers, chemine lentement ou galope le *campesino*. L'habitant des *campos* va presque toujours à cheval, car il n'existe que peu ou pas de voies praticables reliant la campagne aux villages et aux villes.

Matanzas est le second arrêt après Colon. Ah! je m'y bâtirais bien un chalet au bord de la mer si la vie n'était qu'un congé perpétuel! L'autobus qui démarre et pique vers la capitale me rappelle que nous sommes en voyage aussi bien au figuré que littéralement; et je réserve mes plans pour l'éternité.

La Havane apparaît comme une cité pittoresque, bien marquée par la civilisation espagnole. Elle compte des résidences — et en quantité — plus somptueuses, plus imposantes par leur architecture d'un mélange grec, romain et arabe, que toutes celles que j'ai vues au Canada et aux États-Unis dans mes pérégrinations d'antan. Le souci de l'art se révèle même aux demeures plus modestes: le *portal* s'ornera d'un frontispice de style grec ou de colonnes corinthiennes. Certains édifices publics se distinguent par des vestiges d'art nettement arabe. Les Avenues des Présidents, del Prado, Quinta, de Miramar, vous *arrachent des oh! et des ah!* d'admiration. L'une d'elles comporte au centre une promenade jalonnée de bancs et de fontaines en marbre, de bassins où frétille des poissons éclatants; une autre s'allonge vraiment majestueuse, plantée qu'elle est du superbe palmier royal, orgueil de Cuba. Par contre, au quartier commercial, que l'on désigne sous le nom même de La Havane, les artères se rétrécissent, et les trottoirs donc: exactement vingt pouces de large!

1. Claire GARCEAU, des Trois-Rivières.



On y marche avec crainte et tremblement, veillant à ne pas se faire happer au passage par les véhicules de toutes sortes.

Un autobus local nous conduit à l'Université Catholique. Celle-ci se compose d'un ensemble de pavillons séparés et ne peut se comparer à l'Université Nationale tellement plus vaste (cette dernière accueille 15 000 étudiants) et si magnifique avec ses hautes colonnades et ses jardins intérieurs. Cependant Santo Tomas pousse comme la graine de la parabole et elle est appelée à devenir un grand arbre par son rayonnement sur la jeunesse cubaine. Fondée seulement depuis 1946, par les Augustins américains, elle reçoit chaque année des élèves de plus en plus nombreux.

L'Université Catholique marque un développement considérable pour l'avancement de l'Église à Cuba. La population, de dénomination catholique en majorité, comprend toutefois une très forte proportion de non-pratiquants; fait assez explicable, car, selon des statistiques, il n'y a en moyenne qu'un prêtre par plus de 8,000 âmes. De plus, un groupe important de francs-maçons et aussi de protestants exercent leur influence. Il s'avère donc éminemment nécessaire que les jeunes universitaires, les dirigeants de demain, s'alimentent à des sources de vérité: Santo Tomas, dont Cuba peut être fière, est une solution d'envergure et en même temps une réalisation des plus frappantes de la fidèle amitié de l'Église pour la science et pour le beau « splendeur du vrai ».

SUPERSTITIONS MALGACHES

par Sœur SAINT-ÉLOI¹, M. I. C.

Il y a d'abord le *fady*. Chaque famille a le sien. Il s'agit d'une chose qui lui est spécialement interdite par les ancêtres. Telle famille ne devra pas manger de viande de chèvre; telle autre, de porc. Ici, ce sont les œufs qui sont tabous; là les tomates; ailleurs les oignons. Certaines femmes ne devront jamais employer de graisse de porc dans l'arrangement de leur coiffure. Et l'on observe avec une fidélité rigoureuse ces ordonnances des ancêtres; celui qui les violerait s'attirerait un malheur effroyable. Par exemple, sa tête ferait demi-tour sur ses épaules en sorte que son visage lui resterait fixé dans le dos! ou encore, il pourrait bien se mettre à marcher à quatre pattes, etc.

A Morondava on a une peur bleue des sorcières. Les vraies sont rares; mais les prétendues, celles qui jouent à la sorcière sont légions. Ces êtres misérables pratiquent le vol d'une façon plus qu'originale. La nuit venue, ôtant leurs habits, elles s'enduisent le corps d'une couche de graisse; puis, prenant avec elles un hibou, des chats, des chiens et quantité de remèdes magiques, elles s'approchent des habitations, pleurent, se lamentent. Le hibou ulule, les chats miaulent, les chiens hurlent. Effrayés de ce vacarme, les indigènes n'osent se montrer... et les sorcières de dévaliser les lieux. Si quelques braves se lancent à leur poursuite et les rattrapent, elles leur glissent entre les mains à cause de la graisse qui les rend quasi insaisissables. Règle générale, quand on entend une sorcière, on ne bouge pas, car on croit qu'elle a plein pouvoir sur la volonté. Ce personnage apercevrait-il quelqu'un à la fenêtre qu'il pourrait commander: « Descendez tout de suite par la fenêtre », et que l'autre obéirait, poussé par une force secrète! D'elle-même, la victime se jetterait à la merci de la mégère. Souvent nous avons perçu de ces lamentations; jamais nous n'avons eu à déplorer de méfaits.

Une autre croyance malgache très courante est celle aux *lolo*, esprits des parents ou des ennemis qui reviennent après la mort troubler votre repos. Ces esprits revêtent une forme humaine ou animale. Certaines de nos pensionnaires nous assurent que leurs parents défunts sont venus les frapper ou les gronder la nuit. D'autres ont vu une chèvre ou un porc se promener dans le dortoir! Il s'en trouve pour nous affirmer qu'elles entendent — toujours la nuit! — des esprits qui travaillent au plafond. D'après elles, ce sont les ouvriers qui ont perdu du temps ou qui ont mal fait leur ouvrage alors qu'ils étaient employés à la construction de la maison. Morts, ils reprennent de nuit leur travail.

Enfin, il existe encore la croyance aux *babakoto*, personnages légendaires et monstrueux qui sont supposés arracher le cœur aux jeunes filles. Cette supers-

1. Cécile DESJARDINS, de Saint-Éloi, P. Q.



MALGACHES ENVELOPPÉS DE LEUR LAMBA.

tion est tellement ancrée, que les enfants s'étonnent de ce que nous ayons l'audace de n'y pas ajouter foi. « Vous verrez bien un jour que c'est vrai, disent-elles. Quand on ne veut pas croire aux esprits, c'est alors qu'ils se fâchent et vous visitent la nuit. Vous sentirez une main froide et raide qui vous serrera la gorge et vous étouffera. »

Tous ces avertissements fantastiques n'ont pas réussi à m'épouvanter. Les petites filles n'en reviennent pas de ce qu'après avoir bravé les esprits, j'aie le courage de coucher seule dans une chambre au-dessus de leur dortoir. Cela les dépasse, et elle concluent dans leur français qui se ressent de la tournure indigène: « C'est que vous, Mère, c'est déjà saint. Les morts, c'est peur de vous! »



Que Marie ne soit jamais loin de vos lèvres, jamais loin de votre cœur.

Saint BERNARD.

* * *

Grande est la force d'une armée qui tient en main, non l'épée, mais le chapelet.

Sa Sainteté PIE IX.



Soeur Thérèse-Margherite (Thérèse Gouin, de Montréal) et ses joyeux broussards

Brindilles de la brousse

Katete. — Les Sœurs de la Mission sont à prendre leur souper quand soudain entre un Noir qui se met à examiner tranquillement autour de la pièce, dévisage sans la moindre inquiétude les personnes présentes, puis, sans souffler mot, va s'emparer d'une valise déposée dans un coin. Stupéfaction autour de la table. On s'élançait vers l'audacieux voleur qui, toujours en toute assurance, est pour repartir... On l'interroge. Plus stupéfait encore que les Sœurs, l'homme s'écrie ingénument: « Comment, vous me voyez? *J'avais pourtant pris des remèdes pour être invisible!* »

* * *

Vua. — Un jour de chaleur accablante, après une récréation animée, un élève s'avise en classe d'ôter sa chemise. La Directrice lui fait remarquer: « Vous seriez plus poli, vous nous respecteriez davantage en remettant votre chemise. » Alors un compagnon moins fortuné, *un sans-chemise par nécessité*, saisit l'occasion: « Ma Sœur, implore-t-il, donnez-nous-en donc des chemises pour que nous vous respections! »

* * *

Vua. — Grand-père Mwakayira est un habitué du dispensaire. Tout courbé sous le poids des ans, il marche s'appuyant sur un bâton un peu tordu. Aujourd'hui il tient précieusement un carré d'étoffe noué par les coins. « Ça va bien? » demande l'infirmière, Sœur Saint-Yves. « Oui », dit-il. Et, dénouant l'étoffe, il lui tend de ses deux mains tremblantes quatre beaux œufs en cadeau: « Tenez, ça c'est pour vous, notre docteur. »

* * *

Vua. — Un jeune *teacher* indigène possédait une paire d'espadrilles brunes dont il prenait soin comme de la prunelle de ses yeux. Le temps de la classe, il les enlevait et les déposait sur un banc ou une tablette: jamais par terre. Le jour de Noël, il eut l'idée de les placer à l'église sur... un autel latéral! Mal lui en prit, car le Père Curé, lui lançant un regard réprobateur, envoya choir les précieuses chaussures dans le sable de la cour. Réaction du propriétaire qui vola vers son trésor malmené! Nouveau catéchumène, le jeune homme ne soupçonnait pas le moins du monde l'inconvenance de son acte: pour lui, un autel latéral, ce n'était pas autre chose qu'une table un peu plus haute que celle de sa classe. Aujourd'hui il comprend la différence...

Kaseye. — C'est l'heure du catéchisme. « Nommez des choses bénites, demande le professeur.

— Les Pères et les Sœurs! de répondre Edwin.

— Qui ira au ciel?

— Moi, parce que je prie beaucoup », dit Denyson qui n'a pourtant pas lu saint Alphonse de Liguori.

* * *

Katele. — Sœur Supérieure entre un jour dans une classe où enseigne une maîtresse indigène. Sur l'ordre de s'asseoir, tous les élèves d'obéir, moins ceux de la première rangée. Étonnée, la visiteuse s'informe à l'institutrice: « Mais pourquoi ces enfants ne s'assoient-ils pas? — C'est que nous sommes à la leçon d'épellation. » Et pour cause! Cette rangée d'en avant se compose de ceux qui n'ont pour vêtement qu'une guenille autour des reins, de sorte que leur torse nu offre un genre de tableau noir; de gros *ya - we - yu* - etc., y sont tracés. A l'énoncé d'une voyelle, l'élève nommé doit aller la pointer du doigt sur le petit dos noir où elle se trouve... Il y aurait une page à ajouter à la pédagogie!

* * *

Nkata Bay. — C'est l'heure du travail manuel pour les élèves de Sœur Sainte-Bernadette. Tout à coup l'un des grands s'approche d'elle, l'air triste et soucieux: « *Amayi*, voulez-vous effacer mes péchés? Hier je ne suis pas venu à l'école et j'ai fait ceci.. et cela... au village. Pardonnez-les-moi afin que je reste avec la paix dans mon cœur. » Surprise, la religieuse explique que seul le prêtre a le pouvoir de remettre les péchés. « Mais, réplique le garçon, ne pourriez-vous pas essayer? »

* * *

Nkata Bay. — Master arrive en classe avec cinq minutes de retard, ce que Sœur Sainte-Bernadette ne tolère pas: s'il y avait tolérance, il n'existerait jamais de règlement scolaire pour ces broussards. En guise de punition, Master devra travailler une demi-heure au jardin après sa classe.

Le moment venu, ça ne lui sourit guère d'aller piocher tandis que ses camarades repartent pour leur village. Alors, avec des larmes de crocodile dans la voix, le négriillon gémit: « *Amama wa ne niri mwana winu wakutemweka* », c'est-à-dire « Ma Mère, je suis votre enfant bien-aimé. » Et la réponse de jaillir avec non moins d'épanchement: « C'est justement parce que tu es mon enfant bien-aimé que tu dois aider ta mère! »

Et Master de se rendre à son travail forcé.

Le Bienheureux Théophane Vénard

par le Chanoine F. TROCHU

(Suite)

... Je suis venu ici pour prier, pour m'édifier, pour jouir d'un spectacle consolant et magnifique, pour épancher mon âme devant Dieu et devant vous...

... O coteaux bienheureux de Bel-Air, qui dominez la vallée du Thouet, ô sentiers bénis de la montagne, le long desquels cheminait le petit pâtre de neuf ans, portant déjà devant Dieu l'auréole du martyr parce que son cœur en contenait le vœu et que l'avenir lui en destinait la réalisation, ah! désormais vos fleurs seront plus belles, votre verdure plus douce, vos eaux plus limpides, votre aspect plus riant! A vos brises du printemps se mêleront des senteurs plus exquises, je veux dire les parfums des bons désirs, les émanations de la sainteté, les célestes odeurs de la grâce divine...

Et ce discours — qui serait à citer tout entier — l'orateur l'achevait sur une allusion discrète aux honneurs que l'Église réservait à l'enfant béni:

Saint Cyprien recommandait de noter les jours où quelque chrétien perdait la vie pour la foi. C'est ce que nous avons voulu aujourd'hui, mes très chers Frères. Nous avons voulu que, dès ce premier anniversaire, ce jour reçût si bien sa note et sa marque que le souvenir ne pût jamais s'en perdre parmi vous. Nous avons voulu que cette paroisse pût dire dès à présent cette belle parole de saint Jérôme: « La force des nations, c'est le triomphe de leurs martyrs; or, nous aussi, nous avons lieu d'être fiers des nôtres... » En cela nous n'avons point empiété et nous n'empiéterons point sur les questions réservées au Siège apostolique. Non, nous ne rendrons point encore de culte public à notre martyr. Nous nous contenterons d'étudier ses vertus, d'admirer son courage et de demander à Dieu la force de marcher sur ses traces.

Dès les premières phrases de splendide panégyrique, une émotion intense avait saisi l'auditoire tout entier. Le vénéré M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères, les yeux baissés, laissait couler ses larmes, tandis qu'auprès de lui un jeune missionnaire au teint mat, aux traits fatigués, fixait sur l'orateur des yeux pleins de flamme. Celui-là aussi était un grand ami de Théophane, l'un de ses chers confidents de la rue du Bac, l'auteur même du *Chant pour le départ des missionnaires*. Pauvre Père Dallet! Épuisé déjà par le brûlant climat des Indes, il était revenu en France; mais, plein du désir de retourner à Mysore, il implorait sa guérison du doux martyr de Saint-Loup.

L'après-midi, entouré de prêtres et de fidèles, il voulut monter à ce coteau de Bel-Air où jadis Théophane, petit pâtre, entrevit sa sainte destinée. Ainsi fut inauguré un pèlerinage qui, chaque année, assemblera quelques-uns de ceux qui savent se souvenir.

Le discours de Mgr Pie renfermait un souhait que d'autres évêques avaient formé, eux aussi, et dont la réalisation ne pouvait sembler douteuse, tellement c'était chose évidente que Théophane Vénard était mort pour la foi. Aussi, peu de temps après son martyre, Mgr Jeantet chargeait-il Mgr Theurel d'entreprendre

une enquête qui, dans la pensée des deux prélats, se transformerait un jour en un procès officiel de béatification.

Mgr Theurel profita de l'accalmie qui en 1862 suivit le traité imposé à Tu-Duc par la France pour entendre les témoins annamites de la vie et de la mort du Père Ven. Tombé malade en 1865, il dut revenir en France, où il eut la joie de présider à Saint-Loup-sur-Thouet, le 2 février 1866, le cinquième anniversaire du triomphe de son grand ami. Il s'en retourna au Tonkin juste pour recevoir la succession de Mgr Jeantet, décédé le 24 juillet. Mais bientôt lui-même dut se choisir un coadjuteur. Le 26 janvier 1868, dans l'église de la *Source-Jaune*, il conférait l'épiscopat au P. Paul Puginier. Le nouvel évêque, âgé de trente-trois ans, n'était que depuis 1862 au Tonkin occidental. Il n'avait donc pas connu le P. Vénard. Hélas! le 3 novembre de la même année, Mgr Theurel mourait à trente-neuf ans, laissant la réputation d'un saint missionnaire plein d'intelligence et de courage. Sa dernière consolation avait été de voir rétablir par décret royal le village de Vinh-Tri, où, sous la direction de l'héroïque et bon Mgr Retord, Théophile et lui avaient fait leurs premières armes.

Dès l'année suivante, Mgr Puginier commençait le *Procès de l'Ordinaire*, qui se prolongea jusqu'en 1875. Trente-quatre témoins nés dans le pays furent appelés en témoignage.

Entre temps, la béatification apparaissant comme certaine, le séminaire des Missions-Étrangères avait réclamé les restes de notre martyr. C'est de la procure de Hong-Kong, où il essaya d'abord de se rétablir, que Mgr Theurel les expédia pour la France. Les ossements, moins la tête que demanda à conserver le vicariat du Tonkin occidental, avaient été déposés dans une mallette en bois de camphre scellée aux armes de l'évêque-coadjuteur.

(A suivre)

L'Église aux Philippines

Manille. — La population totale des Philippines est estimée à environ 20,000,000 d'habitants. Sur ce nombre, 15,557,000 sont catholiques (statistiques de 1953). Il n'y a que 2,585 prêtres au total, ce qui ferait déjà plus de 6,000 fidèles en moyenne par prêtre; en fait, la situation est beaucoup plus sérieuse, car 1,857 prêtres seulement s'occupent du ministère paroissial. Il en résulte que le nombre moyen de catholiques par prêtre de paroisse dépasse 8,000, et à certains endroits il s'élève à 10,000.

Dans les 833 écoles catholiques de différents degrés sont formés 268,000 élèves. 9 grands séminaires comptent ensemble 518 étudiants auxquels il faut ajouter neuf grands séminaristes qui font leurs études à l'étranger. — (*Fides.*)



Nécrologie

Mgr Albert Valois, P. D., V. G., **Montréal**;
 M. le curé Olivier Ferland, **Saint-Gabriel-de-Brandon**; Mme J.-N. Beaudoin, **Trois-Rivières**,
 mère de nos Sœurs Saint-Philippe et Sainte-Ursule;
 Mme Charles Vaillancourt, **Québec**, mère de notre
 Sœur Saint-Jean-du-Cénacle; M. J.-A. Lacombe,
Montréal, père de notre Sœur Françoise-de-Lisieux
 M. Léonce Pelletier, **Sainte-Louise de l'Islet**, père
 de notre Sœur Eustelle-du-Saint-Sacrement; M. Claude
 Rinfret, **Ottawa**, père de notre Sœur Claude-de-la-
 Colombière; Mme Alfred Pouliot, **Saint-Philémon**,
 mère de notre Sœur Saint-Robert-Bellarmin; Mme Bru-
 no Hyland, **Nicolet**, sœur de notre Sœur Sainte-
 Clotilde; M. Salluste Daigle, **Saint-Aubert**; M. Ar-
 thur Bernier, **Québec**; M. le docteur J.-O. Roy,
 Mme Aurèle Clairoux, Mme Léon Bureau, M. et
 Mme Camille Turcotte, Mme Ferdinand Ranger,

M. Joseph Paquette, Mme Louis Desrosiers, Mlle Laura Gilbert, M. E. Rivard, Mme Edouard Moran,
 Mme Alphonse Quevillon, Mme Joseph Arsenaud, Mme Philippe Bergeron, Mme Telesphore Boucher,
 Mme Mario Piergonannie, M. Georges Gendreau, Mme Eugène Raymond, Mme Pierre Millette, M. et
 Mme Guy Saint-Laurent, M. Charles Emery, M. le docteur Roger Baril, M. Victor Doré, Mme L. Dubord,
 Mlle E. Courval, M. Maurice Archambault, Mme Alfred Lamarre, M. Raymond Ducharme, Mme Honorius
 Desmarais, Mme E. Bissonnette, M. Armand Lefrançois, Mme Alphonse Ledoux, Mme Isidore Coupal,
 Mlle Cécile Tisdelle, M. Emile Lelièvre, M. Alfred Pelletier, Mme Philippe Trudeau, M. Stanislas Lauzon,
 Mme Louis Bonin, Mme Napoléon Plouffe, Mme Henri Poitras, M. René Desbois, M. Octave Tessier,
 M. Art. Hallé, Mme Joseph Thibault, Mme E. Miron, Mme Alph. L'Archevêque, Mme Joseph Hamelin,
 M. Eugène Tremblay, Mme A. Archambault, Mme Ernest Lozeau, Mme W. Légaré, M. Gérard Lebeau,
 M. L. Beaulieu, Mme Pierre Phaneuf, Mme Cyrille Carmel, **Montréal**; Mme Réal Pagé, **Rosemont**;
 Mme Berthe Forest-Pinet, Mme Z. Jobin, M. A. Meunier, Mme D.-J. Kane, **Outremont**; M. Joseph
 Blain, **Ville-Émard**; M. Donat Léonard, Mme Georges Chapleau, Mme J. Leroux, Mme E. Wattier,
 Mme Napoléon Surprenant, **Verdun**; Mme F.-X. Hamelin, **Lachine**; Mme E. Dionne, **Montréal-Est**;
 Mme Arsène Gagné, **Villeray**; M. Henri Bannon, M. J.-D. Godin, Mme Horace Lafrance, **Côte-Saint-
 Paul**; M. Henri Larose, **Ville-Saint-Laurent**; Mme Emile Sicard, **Saint-Isidore**; M. Damase Legault,
Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds; Mlle Casildée Maisonneuve, **Sainte-Thérèse-de-Blainville**;
 Mme Wilfrid Leblanc, **Saint-Alexis de Montcalm**; M. Fabien Biron, **Rivière-Beaudette**; M. Pacifique
 Lebrun, **Saint-François-d'Assise**; M. Léopold Brunet, **Beaubarnois**; Mme Alfred Mayer, **Valcourt**;
 Mme Hormisdas Mongrain, **Trois-Rivières**; Mme Adjuitor Michaud, Mme J.-N. Caouette, **Québec**;
 Mme Zéphirin Laroche, **Pont-Rouge**; M. Gérard Langlois, **Thetford-Mines**; M. Georges Labrecque,
Plessisville-Station; Mme Philémon Emond, **Neuville**; Mme Phydime Rochette, M. Fernand Côté,
Saint-Augustin; Mme Félix Caron, **Laurierville**; M. Elisée Paquet, **Saint-Ferdinand**; Mme Joseph
 Rifon, **Cap-des-Rosiers**; Mme Joseph Rioux, **Isle-Verte**; M. Edgar Desgagnés, **Saint-Gédéon**;
 Mme Louis Collin, **Saint-Paul-de-Montminy**; Mme Joseph Lavoie (Amable), **Saint-Prime**; M. Hector
 Neron, M. Lionel Bouchard, Mme Edmond Vaillancourt, M. Maurice Girard, **Jonquière**; Mme Armand
 Poulin, **Sainte-Marie-de-Beauce**; M. Almanza Villeneuve, **Chicoutimi**; M. Charles Boivin, Mme Anto-
 nio Simard, **Baie-Saint-Paul**; Mme Gertrude Bourgeois, **Grande-Digue, N.-B.**; Mme Wilfrid Trem-
 blay, **Pittsfield, Mass.**



UNE messe est célébrée chaque semaine dans la chapelle des Sœurs
 Missionnaires de l'Immaculée-Conception aux intentions de
 leurs abonnés au PRÉCURSEUR et de tous leurs bienfaiteurs défunts.

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON-MÈRE, 2900, chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine, Montréal (8).
HÔPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue LaGauchetière, Montréal (1).
NOMININGUE, comté de Labelle, P. Q.
RIMOUSKI, P. Q.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUÉBEC, 651, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Hôpital Oriental, 236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph, 3080, rue du Prince-Édouard.
TROIS-RIVIÈRES, 466, rue Bonaventure.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.
SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.

AUX ÉTATS-UNIS

- MARLBOROUGH, Mass., 187 Pleasant St.

EN CHINE

- CANTON, 135, Tai San Road.
KOWLOON, 103 Austin Road, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION, 125 Waterloo Road, Kowloon, Hong Kong

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagayku.

AUX ÎLES PHILIPPINES

- MANILLE, 1111, rue Narra.
MANILLE, Galangin, Corner S. del Rosario & Antipolo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao.
DAVAO, Davao Province.
PADADA, Davao Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-À-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBÉ, Haiti.
CAP-HAÏTIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P. O., Nyasaland, B. C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P. O., Nyasaland, B. C. Africa.
RUMPHI MISSION, Njakwa P. O., Nyasaland, B. C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P. O., Nyasaland, B. C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O., Nyasaland, B. C. Africa.
VUA MISSION, Deep Bay P. O., Nyasaland, B. C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O., Nyasaland, B. C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 106. Northern Rhodesia, B. C. Africa.

À MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

